

La morale et son spectacle

Born on the Fourth of July d'Oliver Stone

Thierry Horguelin

Numéro 48, mars-avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1990). Compte rendu de [La morale et son spectacle / *Born on the Fourth of July* d'Oliver Stone]. *24 images*, (48), 72-72.

BORN ON THE FOURTH OF JULY

D'OLIVER STONE



Ron Kovic (Tom Cruise) à droite, en compagnie de Charlie (Willem Dafoe)

LA MORALE ET SON SPECTACLE

par Thierry Horguelin

D'où vient la gêne? D'où vient que ce film, dont on a vanté un peu partout, grâce à quelques clichés increvables, la «force impressionnante dans le réquisitoire et la dénonciation», distille au long de ses deux heures trente un sentiment franchement pénible et vous reste en travers de la gorge? À première vue, pas de morale douteuse de l'expiation comme dans *Platoon* (quoique...). Pas de rachat in extremis par les saines valeurs patriarcales (merci Oedipe) comme dans *Wall Street*. Pas non plus de cette démagogie vraiment trop grossière qui empoissait *Talk Radio*. Pourtant, c'est la même ambiguïté foncière qui est à l'œuvre, de façon à la fois plus voyante (les rouages en sont plus apparents parce que la mise en scène est plutôt moins inspirée que dans les films précédents) et plus voilée. L'aventure de Ron Kovic se veut, à nouveau, exemplaire, mais cette exemplarité est peut-être à chercher ailleurs que là où on l'a vue. Elle témoigne plutôt de cette méprise constitutive des fictions «de gauche» bien pensantes où s'empêtrent les Boisset et les Costa-Gavras.

Comme tous les films de Stone, *Born on the Fourth of July* se retranche derrière la caution du document. L'histoire qui le raconte est véridique et les sous-titres qui, en situant et en datant chaque séquence, apposent le cachet final de l'authenticité, veulent inciter au respect. Ce type courant de chantage au vécu («Mon film raconte une histoire vraie, donc il est juste, donc inattaquable») s'accompagne, assez logiquement, d'une volonté de convaincre au

moyen d'une pédagogie de l'effet de choc et du coup de poing. Parce que nous sommes dans un film américain, la vérité se mesure à l'aune d'une «efficacité» dont le principe n'est jamais discuté. Plus j'en montrerai, semble se dire Stone, et plus j'obtiendrai de vérité, et tant qu'à faire réfléchir, mieux vaut s'adresser aux tripes qu'à la tête. De là la longueur du film et sa lourdeur qui en impose, les ralentis complaisants et les plongées à quatre-vingt-dix degrés qui écrasent le héros au plus bas de sa déchéance, les grandes orgues de la musique qui intimement au spectateur de préparer ses mouchoirs. Qu'il montre le conditionnement de Kovic par l'Amérique puritaine, patriotarde et bigote des années cinquante, qu'il suive les manifestations hippies des années soixante-dix, le film ne connaît qu'une emphase assez molle de feuilleton de luxe. L'exactitude tatillonne dans le détail, enfin, de la mode et des coiffures, ajoute au sentiment que Stone invente un nouveau genre: la pub engagée. Qu'elle soit sincère ou cynique, la démonstration se trahit et s'anule dans la surenchère de ses moyens. Loin d'accoucher d'une plus-value de vérité ou d'un «supplément d'âme», le spectaculaire ne renvoie qu'à sa propre fascination. Les quelques plans hallucinés qui voudraient montrer l'absurdité de la guerre en renforcent au contraire le pouvoir de séduction, et même l'horreur des blessures, le sordide des hôpitaux militaires et le retour au pays des combattants traumatisés participent, à force de films, d'une mythologie ambivalente, à double tranchant.

Mais ce travail de récupération se préparait en amont. *Born...* prolonge le «C'est contre nous-mêmes que nous combattons» qui concluait *Platoon*. Il poursuit ce processus de déshistoricisation par lequel, en évacuant l'ennemi de la représentation (comme naguère les Indiens de certains westerns), le cinéma américain rapatrie «sa» guerre du Vietnam intra muros et en fait un conflit domestique, un nouvel épisode de la lutte éternelle du Bien et du Mal. L'itinéraire de Kovic, ponctué de nombreuses chutes, a quelque chose du calvaire et du chemin de croix. Et c'est d'abord parce qu'il a descendu par erreur un Américain que Kovic passe par le schéma canonique de la prise de conscience et de la culpabilité, de la contestation et de l'exorcisme avant de prononcer, réconcilié avec lui-même, sa maman (qui le lui avait prédit) et son pays, un discours à la convention démocrate de 1976. *Born...* ne pouvait se clore que sur cette profession de foi inébranlable dans les institutions américaines et leur faculté d'autorégulation où Stone, après avoir battu sa coulpe pour mieux s'accorder l'absolution, achève de conforter la bonne conscience des démocraties libérales. ■

BORN ON THE FOURTH OF JULY

É.-U. 1989. Ré. : Oliver Stone. Sc. : Stone et Ron Kovic, d'après le livre de Kovic. Ph. : Robert Richardson. Mus. : John Williams. Int. : Tom Cruise, Raymond J. Barry, Frank Whaley, Jerry Levine et Kira Sedgwick. 144 minutes. Couleur. Dist. : Universal.